

Cinq livres en débat

RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE DU CENTRE PARADOXES

Le travail du critique littéraire jeunesse n'est pas toujours simple et nos interrogations ne s'éteignent pas toutes à la rédaction de la notice que nous publions dans la Revue.

Parmi d'autres, la question de la violence est un critère d'évaluation souvent mobilisé. Mais comment manions-nous cette évaluation ?

Ce soir-là, nous avons emporté quelques livres qui, à ce titre, nous tracassaient pour en parler avec des lecteurs dont le point d'ancrage est la psychanalyse.



Membres de l'équipe de ParADOxes :

Agnès Bailly
Psychanalyste clinicienne.

Ariane Chottin
Psychanalyste, rédactrice,
directrice du centre
ParADOxes.

Bernadette Colombel
Psychanalyste clinicienne.

Dominique Corpelet
Psychologue clinicien.

Valérie Guidoux
Éditrice, auteure.
Coordinatrice de l'axe
ateliers, éditions.

Daphné Leimann
Psychologue clinicienne.

Françoise Labridy
Psychanalyste, membre de
l'ECF (École de la cause
Freudienne).

Sonia Pent
Directrice d'Unité éducative
de jour (UEAJ pour la
Protection judiciaire de la
jeunesse (PJJ)).

Membres de l'équipe de *La
Revue des livres pour enfants* :

Brigitte Andrieux
Responsable du comité de
lecture Albums.

Corinne Bouquin
Membre des comités de
lecture Albums, Romans,
Documentaires et Livres à
écouter.

Pascale Joncour
Coresponsable du comité de
lecture Bandes dessinées

Marie Lallouet
Rédactrice en chef de *La
Revue des livres pour enfants*
et responsable du comité de
lecture Romans

Virginie Meyer
Membre du comité de
lecture Documentaires.

Marine Planche
Membre des comités de
lecture Albums et Bandes
dessinées.

Installée dans le dixième arrondissement de Paris depuis presque dix ans, l'association ParADOxes accueille les adolescents de 11 à 25 ans pour des consultations gratuites et des ateliers d'écriture individuels ou en petits collectifs. Ceux qui travaillent là ont pour boussole la psychanalyse. Avec eux, nous sommes sortis du cercle classique de la critique littéraire pour nous mettre en dialogue avec une perspective psychanalytique.

Que recouvre ce concept de violence ? En partageons-nous tous le même sens ? La violence est-elle une donnée immuable quand les bagarres de *La Guerre des boutons* nous semblent à des années-lumière des violences qui s'expriment dans la littérature d'aujourd'hui et dans la vie dont elle rend compte ?

Comment faire avec la dualité de notre travail critique ? Juger d'une œuvre pour ce qu'elle vaut, ce qu'elle ajoute à la littérature jeunesse, mais aussi juger de sa réception possible par les enfants auxquels elle s'adresse. Ce double regard nous laisse parfois désarçonnés. D'autant que notre responsabilité, à la *Revue*, nous porte à conseiller des livres qui seront mis à la disposition des jeunes lecteurs dans les bibliothèques, responsabilité qui nous engage vis-à-vis des enfants, de leurs parents, des bibliothécaires, et parfois même des élus qui sont leur tutelle hiérarchique.

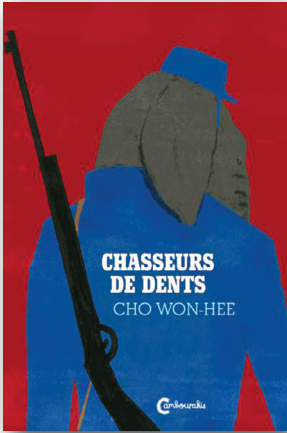
Comment faire abstraction de notre position d'adultes – a fortiori de parents – pour imaginer ce que sera la réception d'une œuvre par un enfant ? Car nous ne sommes pas le lecteur auquel s'adresse le livre dont nous élaborons la critique.

Avec toutes ces questions et notre petite pile de livres nous nous sommes mis à la tâche.

[p a r]
A D O
X e s

Association ParADOxes – 212 rue Saint-Maur, 75010 Paris
Metro : Goncourt, Colonel Fabien, Belleville
Tél. : 06 16 97 66 80 – E-mail : paradoxes@lalune.org
www.paradoxes-paris.org

Cho Won-Hee
Chasseurs de dents
 CAMBOURAKIS, 2018.



Un livre choc. Rares sont les albums qui laissent une telle trace. La puissance des images égale la violence du propos. Pour dénoncer le commerce de l'ivoire et le massacre des éléphants l'auteur a choisi d'inverser les rôles : ici ce sont les éléphants, habillés et armés, qui chassent les hommes, nus, pour leur extraire les dents, les vendre et les transformer en articles de luxe. Les quelques lignes de texte n'interviennent qu'à la fin et c'est l'enfant qui parle pour évoquer ce qui était son cauchemar. Cette étrange et horrible histoire, il va la raconter autour de lui... Et la dernière double page nous montre un éléphant qui s'éloigne, libre, dans la savane. L'intelligence des cadrages, la force des images, dans les tons brique, noir, bleu foncé, ocre et blanc (on pense à *Révolution*, de Sara), ne laisseront personne indifférent. À offrir à tous ceux qui ne se sentiraient pas encore concernés par la défense de la cause animale ! Âmes sensibles : prévoir un petit réconfortant ! Cet album a été distingué à la Foire de Bologne en 2017.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, N°301, JUIN 2018, PAGE 9

GENRE : ALBUMS

PUBLIC DESTINATAIRE : À PARTIR DE 6 ANS

AVIS CRITIQUE : BRAVO !

Pourquoi avons-nous envie de parler de ce livre ?

Pour nous, ce livre est une illustration parfaite de l'impasse dans laquelle nous pouvons nous trouver parfois : d'un côté un critique qui a le sentiment d'être face à une œuvre forte, aboutie ; de l'autre, un autre critique qui, tout en reconnaissant ces qualités, juge ne pas pouvoir mettre cette œuvre entre les mains d'un enfant. Parvenue à ce point d'antagonisme, la discussion ne peut plus avancer.

Françoise Labridy : Il est alors nécessaire de dire *pourquoi* vous ne le mettriez pas entre les mains d'un enfant. À partir de quoi pouvons-nous juger qu'un enfant sera rebuté par cette violence qui vous inquiète ? Il n'est pas du tout certain que l'enfant lira la même chose que vous.

Je trouve ce livre magnifique. Je l'ai montré à d'autres adultes qui travaillent avec des enfants qui eux non plus ne le leur donneraient pas sans médiation. L'histoire montre le retournement d'une violence qui a été faite à d'autres et que l'on refait sur nous. Ici c'est la chasse aux éléphants pour leurs défenses, que le rêve de l'enfant vient inverser : il est chassé pour ses dents par des éléphants. C'est une réponse en miroir à une agressivité qui existe et dont l'enfant veut parler. L'album comporte très peu de texte et des illustrations très fortes, il nécessite plusieurs lectures pour prendre tout son sens. Tout le monde ne voit

pas tout de suite qu'il s'agit d'éléphants, mais l'image où l'enfant est montré dans les deux cercles de jumelles est très impressionnante, violente en effet. C'est ce qui m'a marquée dans ces livres qui vous inquiètent : la présence de l'idée de traque.

Bernadette Colombel : Je ne partage pas le point de vue de Françoise. Cet album, dont les images sont très belles et dont le texte est bref, s'adresse aux très jeunes enfants. Le lecteur ouvrant cet album va voir cet enfant, ce bébé, pourchassé. Un jeune enfant, tout seul, est-il capable de comprendre qu'il s'agit d'un rêve, que ce n'est pas vrai ? C'est l'accès à ce niveau de compréhension qui m'a posé question. Cela pose la question des conditions de lecture. Lu tout seul ou lu avec un adulte, cet album se prête à des usages très différents.

Brigitte Andrieux : Notre critique annonce clairement que c'est un « livre choc » à lire à partir de 6 ans. À cet âge, beaucoup d'enfants sont sensibles à la souffrance animale : leur proposer de retourner la question en inversant proie et chasseur nous semble intéressant dans ce cadre, d'autant que ça finit sur l'idée que c'est un cauchemar. Le problème que nous rencontrons aujourd'hui est celui des signaux que peuvent envoyer certains albums. Peu de texte ? Alors c'est pour les petits. Une histoire animalière ? Alors c'est pour les petits. Un format d'album ? Alors c'est pour les petits. Pas facile de dépasser ces fausses évidences. Les éditeurs jeunesse proposent parfois des albums pour les grands très réussis mais ces livres ont beaucoup de difficulté à rejoindre les lecteurs qu'ils pourraient vraiment intéresser.

Ariane Chottin : J'ai le sentiment que c'est un livre pensé par un adulte, dont la problématique est très loin de ce que vit et sait un enfant. En France en tout cas (c'est sans doute différent en Corée). Plutôt qu'un rêve, il met en scène un message politique, d'une construction extrêmement adulte.

Marie Lallouet : Ce qui m'interroge moi, quand un album aborde un sujet dramatique historique ou sociétal, c'est la tentation de faire endosser ce drame par l'enfant. Oui, le trafic d'ivoire existe (comme existent des exilés en souffrance, comme existe la pauvreté des rues...), mais l'enfant n'est pas acteur de ce drame et n'en porte d'aucune façon la responsabilité. Je trouve que c'est le cas ici. L'enfant ne porte-t-il pas un poids trop lourd dans cette lecture ?

↓

Cho Won-Hee : *Chasseurs de dents*, Cambourakis, 2018.



Daphné Leimann : Ce n'est pas le sujet de l'album, mais le thème des dents résonne avec la question de la perte de la dent de lait. C'est un point de rencontre très réel pour l'enfant. Or le récit montrant l'enfant chassé peut aboutir à la question : « Qu'est-ce que j'ai fait de mal? ».

Françoise : C'est bien cela qui est en jeu : ma cruauté répond à la tienne. Ce sont ses parents qui sont chasseurs d'ivoire, c'est l'histoire de sa famille. Qui est-ce qui n'a pas dans son histoire quelque chose qui va le réveiller la nuit ! Les enfants sont sensibles à ça.

Bernadette : En tout cas, la violence ici est portée par l'image, des images qui prennent l'enfant, et l'absence de mots pour la médiatiser l'amplifie considérablement.

Sonia Pent : Cela ressort de tous les livres que j'ai lus pour cette discussion : la pulsion scopique est en avant, tout passe par le regard et c'est une prééminence très contemporaine. Sans la voix, qui est retirée. Le regard est constamment là. Pour dire quoi ? Pour dire un face-à-face dont on ne se sort pas. C'est aussi très fort dans le conte *Dans les yeux*.

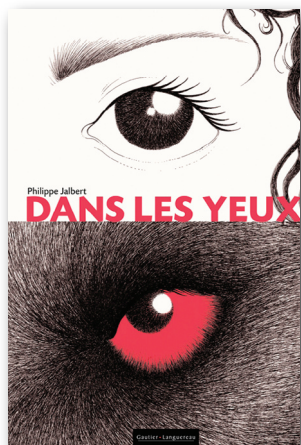
↓
Cho Won-Hee : *Chasseurs de dents*,
Cambourakis, 2018.



Philippe Jalbert

Dans les yeux

GAUTIER-LANGUEREAU, 2018.



Une version du « Petit Chaperon rouge », d'après Charles Perrault, qui a l'originalité d'être à deux voix : sur la page de gauche le récit du point de vue du loup, sur la page de droite celui de la fillette. Dans un format en hauteur, les illustrations en quasi pleine page présentent respectivement le champ de vision de l'un et l'autre des personnages, eux-mêmes hors-champ jusqu'à leur rencontre. Le texte concis (en noir pour le loup, en rouge pour la fillette) entretient le suspense, et ce n'est que peu à peu que nous comprenons qu'il s'agit du conte. La forme dialoguée fait pénétrer dans les pensées prédatrices du loup ou donne à entendre l'insouciance puis la méfiance de la fillette. Un beau travail d'illustration (qui rappelle les gravures de Gustave Doré), des cadrages audacieux et intéressants qui adoptent aussi les points de vue des protagonistes. Rarement adaptation s'est insérée avec autant d'intelligence dans les ellipses du conte tout en dévoilant un loup fin stratège pour piéger la fillette, maître de ses instincts pour mieux les assouvir. Un album remarquable.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, N°299, PAGE 22

GENRE : CONTES

PUBLIC DESTINATAIRE : À PARTIR DE 7 ANS

AVIS CRITIQUE : COUP DE CŒUR!

Pourquoi avons-nous envie de parler de ce livre ?

Violent par essence, ce conte classique est très souvent édité pour les enfants, dans des versions plus ou moins édulcorées. Édulcoration qui est plus souvent à la charge de l'illustration qu'à celle du texte. Ici, ce qui nous a frappés c'est l'accès sans aucun filtre à la violence des pensées et désirs du loup, en contraste avec l'insouciance de la petite fille. Ce processus ouvert, à la fois par le double point de vue et par sa conclusion codée, a fait l'objet de nombreuses discussions.

Sonia : Comme au début de *Chasseurs de dents*, il y a un effacement du narrateur, de son corps. On est directement dans le regard, sans recul possible. On est aveuglé par ce livre. Il n'y a pas de possibilité de pluralité. On est dans une construction binaire. J'ai bien aimé ce livre, même si je le trouve dingue. Aujourd'hui, le regard n'est-il pas l'objet qui nous dévore tout le temps, de partout ? Nous avons affaire à cela de manière féroce. Dans ce sens-là, cet album est une réussite, qui traite de son sujet (la dévoration) sans en rajouter, l'amenant presque à l'abstraction.

Daphné : Il met en évidence que celui qui dévore est dévoré par la pulsion de dévorer. Ce qui est généralement voilé dans les versions plus classiques du conte. Ici, cela vient sur le devant de la scène.

Il faut un moment pour repérer à la lecture qui est le loup et qui est le Petit Chaperon rouge, qui dévore qui... La voix du loup est toute à l'infinif, il n'est qu'action, pulsion, sans sujet. Son regard est focalisé sur la petite fille. À l'inverse l'enfant s'adresse aux autres, conjugue, et son regard est plus large, mobile.

Marie : Mais comment laisse-t-on le lecteur au sortir de son album ?

Sonia : Et si justement on le laissait interrogatif ? Ce qui est étonnant aussi, c'est la convocation de deux motifs opposés : dans la chanson « À la claire fontaine » (fredonnée ici par le Petit Chaperon rouge) la jeune fille refuse de céder aux demandes de son ami Pierre (les boutons de rose) et va le

perdre ; au contraire le Petit Chaperon, elle, accepte la dévoration par le loup (dont elle partage le lit) et devient femme. Ici, elle a pourtant mis en garde tout le monde au fil de ses rencontres dans le bois, avant d'entrer dans la maison de sa grand-mère ! Le lecteur est invité à des perceptions qui se complètent : émotionnelles, intellectuelles, ne serait-ce que pour comprendre le mécanisme de construction de l'album.

Ariane : Jusqu'aux deux rectangles de la fin, qui nous disent qu'il n'y a rien à voir, mais tout à projeter. Pourtant dans ces deux albums (*Chasseurs de dents* et *Dans les yeux*) le lecteur est dos au mur. L'image s'impose, se colle presque à lui. De ce point de vue, ce sont des albums très contempo-

rains, puisque nous avons constamment des images qui viennent se coller à nous. Tellement près que l'on n'est presque plus dans le regard. L'image fait écran au regard. On a besoin que l'adulte vienne remettre de la voix, c'est-à-dire de l'espace.

Brigitte : Dans chacun de ces deux albums, l'enfermement n'est-il pas brisé par la proposition qui est faite à l'enfant de changer de point de vue ? Le lecteur doit se demander qui parle, qui regarde.

Françoise : C'est le travail d'un artiste, mais est-ce pour les enfants ? Le conte de départ, très violent, n'est pas destiné spécifiquement aux enfants lui non plus.



Philippe Jalbert : *Dans les yeux*
Gautier-Languereau, 2018.



Avance encore un petit peu...



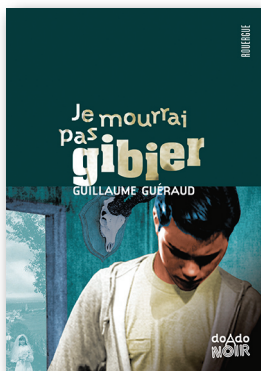
« Au secours ! »

Guillaume Guéraud

Je mourrai pas gibier

ROUERGUE, 2005 (DOADO NOIR)

RÉÉDITÉ EN 2011



Pour ce premier titre de leur nouvelle collection de romans policiers pour adolescents, les éditions du Rouergue ont choisi de marquer fortement le choix d'un registre noir et violent. L'écriture « coup de poing » de Guillaume Guéraud, déjà à l'œuvre dans ses précédents titres, trouve ici une remarquable efficacité pour saisir le lecteur dans la spirale tragique de la violence et de la haine. Le récit est mené sans répit ni espoir : construit en flash-back après un premier chapitre qui présente d'emblée la situation du narrateur – meurtrier, arrêté – il déroule ensuite le crescendo des horreurs qui l'ont conduit au crime. Le choix d'un cadre villageois, loin des cités où l'auteur situait ses autres romans, renforce paradoxalement encore la sensation d'enfermement. À destiner aux lecteurs endurcis, amateurs du genre.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, N°228, AVRIL 2006, PAGE 31

GENRE : ROMANS

PUBLIC DESTINATAIRE : À PARTIR DE 14 ANS

AVIS CRITIQUE : BRAVO

Pourquoi avons-nous envie de parler de ce livre ?

Sur le thème de la violence, c'est un roman qui a fait date, d'un auteur qui a imposé une façon très libre de s'adresser aux jeunes lecteurs, autant dans ses thèmes que dans son écriture. Nous avons envie qu'un autre regard se porte sur ce livre radical d'un auteur qui aime bien aller au combat... Son héros se prénomme d'ailleurs Martial.

Dominique Corpelet : Pour moi c'est un livre exceptionnel et c'est la découverte d'un auteur dont l'écriture est incroyablement visuelle, cinématographique. L'auteur laisse la parole à son personnage et ses premières paroles sont pour dire qu'il y a sans doute des causes à ce drame qu'il s'apprête à nous raconter mais que ce n'est pas son boulot à lui de nous les livrer. Lui veut juste raconter. C'est le lecteur qui doit faire le travail de l'explication, de la recherche des causes. Ensuite, il déroule le fil très logique qui conduit aux meurtres.

Sonia : On retrouve la traque. On entre dans un système très binaire dont ne s'échappent que deux personnages : Terence, le Pleu-pleu (qui n'appartient à aucun des deux camps qui se haïssent mais reçoit la haine de tous), et Mongin, le garçon qui s'est échappé du village et que Martial retrouve au lycée technique. Mongin qui est un des rares personnages qui parlent vraiment.

Dominique : La première violence est ici celle du langage. Le village est structuré, depuis longtemps, par une haine entre deux groupes, et toutes les fêtes risquent à chaque instant de dégénérer. La violence est posée dès le début. Quand le héros veut faire un stage chez un luthier, sa façon de s'échapper, on lui renvoie que c'est « un métier de pédé », ce qui le conduit à une deuxième tentative de fuite : choisir la filière mécanique, plutôt que la filière bois qui devrait s'imposer à lui puisque qu'il appartient au clan de la scierie et non à celui de la vigne. Il est pris entre cette détermination, être chasseur ou être gibier – détermination massive, violente, impérative – et l'énigme du langage, notamment à travers cette parole qu'un Gitan de passage lui a dite un jour quand il était enfant : « Je vais te couper la veine du sommeil ». C'est cet énoncé, hors sens, qui lui revient après qu'il a « dégommé tout le monde ». Ce roman porte sur le rapport d'un sujet au langage : Martial, l'adolescent, est pris entre les com-

mandements et les insultes, et des paroles énigmatiques. Le langage et la parole, ici, ne semblent pas être une issue possible, un lieu où se loger.

Sonia : Ce qui me frappe est que ce jeune homme ne peut pas parler. Il dit les objets, les lieux, les actions. Il ne peut pas appeler, faire appel ; « je ne vois pas ce que je pourrais leur raconter ». Le « mais à force » qui n'est suivi de rien... C'est terrible. Aucune métaphore n'est possible, chaque mot est réduit à son sens littéral, matériel.

Ariane : La seule sortie que Martial trouve, c'est avec un être qui ne peut pas parler, le Pleu-pleu. Tout d'un coup, grâce à ce silence, il sort du dedans pour découvrir le dehors, les oiseaux, les cailloux... Tous les personnages de ce texte sont essentialisés, réduits à leur rôle, dénués de complexité. Les personnages ne sont pas divisés, car les divisions n'existent qu'à l'extérieur d'eux (elles résident dans les injonctions d'être chasseur ou gibier, d'être côté vigne ou côté bois, qui règnent dans le village). Ce qui me frappe, c'est l'absence d'horizon de ce texte. Ce que je trouve extrêmement dur. L'auteur, avec talent, déploie tout ce qu'il en est de la pulsion à l'état pur. Rien ne s'oppose à elle.

Corinne Bouquin : Ce qui m'interroge, moi, c'est que, en effet, cette rencontre avec le Pleu-pleu est forte, mais l'accès de violence ne sert même pas à le venger.

Ariane : Mais il ne le peut pas, d'où ce passage à l'acte. Aucun mot n'est possible. L'auteur nous montre une pulsion de mort que rien ne vient empêcher.

Marie : Parce que l'on est dans une tragédie.

Virginie Meyer : Mais que le livre ne condamne pas cette violence, cela me choque.

Ariane : Le livre n'est pas du tout du côté de la morale. Comme le film *Elephant*, de Gus van Sant, ne posait aucune morale sur son sujet. Il donnait à voir la violence lui aussi, et la laissait se déployer en dehors de tout parti pris moral.

Marie : La différence c'est que ici, l'auteur, qui produit un texte à la première personne, met en place un mécanisme efficace d'identification narrateur/lecteur et le lecteur est pris dans ce « je ».

Dominique : Ce mécanisme du « je » (de la même façon que l'image frontale dans l'album *Dans les yeux*) renforce le parti pris du récit de mettre en avant la pulsion brute, sans aucun habillage, très peu humanisée. Et au centre de cette pulsion, se place l'injure « pédé » qui est faite au héros. Il est le personnage qui veut échapper à la violence, mais c'est lui qui va la porter à son paroxysme.

Marie : La violence sociale, cette société qui pèse sur le destin des individus, est très centrale. Ce qui est troublant est qu'il n'y a pas de porte de sortie, et en cela ce roman était nouveau. Aujourd'hui les romans vraiment noirs, qui remettent en question le tabou de la désespérance, sont moins rares.

Marine Planche : Nous avons eu envie de rapprocher ce roman de *Moi, Pierre Rivière...*

Brigitte : Le donneriez-vous à lire à des adolescents ?

Dominique : Oui.

Ariane : Je ne sais pas, même si ce type de violence est très présent dans beaucoup de propositions faites aux adolescents.

Jean-David Morvan, Séverine Tréfouël, dessin David Evrard
Irena
 GLÉNAT, 2017 (TCHÔ)



Le dessin de David Evrard déconcerte proprement par rapport au thème : la vie d'une héroïne du ghetto de Varsovie, qui se dévoue et se sacrifie pour sauver les enfants juifs. On pense à Macherot, à Lizano. C'est un peu Sibylline en enfer. Inspiré de l'histoire vraie d'Irena Sendlerowa, décédée en 2008, le scénario de Morvan aborde avec une grande maîtrise ce thème très dur. Tout est parfaitement expliqué, le lecteur a l'impression de voir à travers les yeux d'Irena, de venir à sa décision d'agir avec elle. Étonnamment, le style enfantin rend les images de famine ou de violences encore plus affreuses, tout en les distanciant. Libéré des détails, le dessin nous concentre sur l'essentiel. Une lecture que l'on garde en mémoire.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, N°294, AVRIL 2017, p. 55
 GENRE : BANDES DESSINÉES
 PUBLIC DESTINATAIRE : À PARTIR DE 11 ANS
 AVIS CRITIQUE : COUP DE CŒUR !

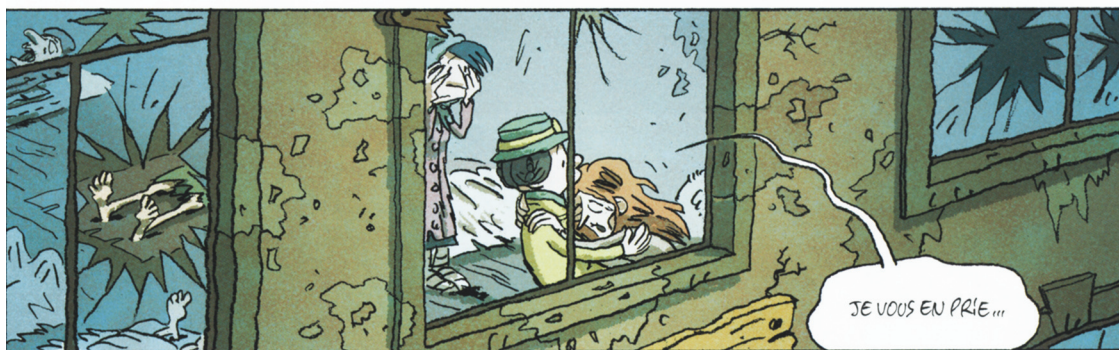
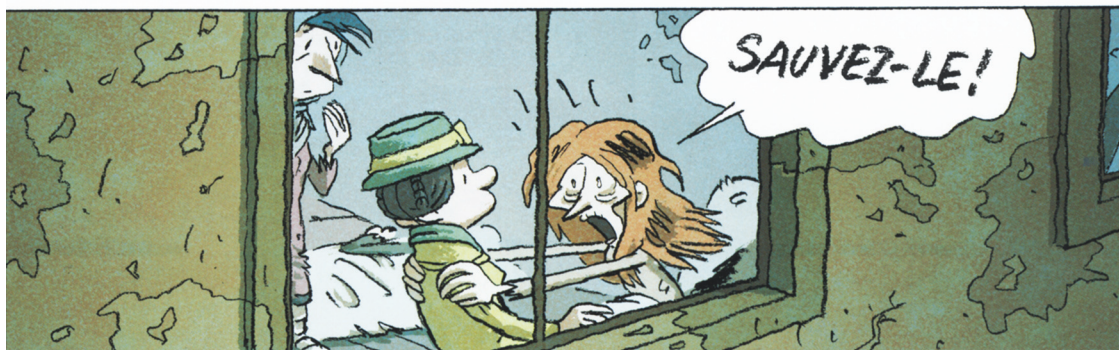
Pourquoi avons-nous envie de parler de ce livre ?

Ce livre parle de façon très crue et directe aux enfants de la Shoah, « Tchô » étant sans aucune ambiguïté une collection jeunesse des éditions Glénat. La violence des horreurs perpétrées par les nazis à l'égard des juifs – ici les juifs parqués dans le ghetto de Varsovie –, particulièrement envers les enfants, est mise en scène dans toute sa bestialité avec un dessin au style très enfantin qui contraste avec le propos. Les faits sont vus à travers le regard d'Irena Sendlerowa (1910-2008) et le récit retrace tout le parcours mental de cette femme qui décide de venir en aide aux enfants, mettant alors en danger sa propre vie et celle de ceux qu'elle rallie à son réseau clandestin. Dénoncée, elle subit la violence de la torture, montrée aussi ici dans toute sa cruauté, avec un souci de coller au plus près de la réalité. C'est peut-être ce dessin très naïf appliqué à ce sujet terrible qui nous a le plus interrogés, nous lecteurs adultes. Plus largement, le parti pris des auteurs questionne aussi sur les manières de parler des épisodes tragiques de l'Histoire aux enfants.

Bernadette : Mon premier mouvement est d'aimer ce livre. La morale, pour le coup, y est sauve. Irena porte secours aux enfants du ghetto de Varsovie. À la réflexion pourtant, deux séquences m'ont gênée : la mort du petit garçon, que l'on voit de manière très crue, et les scènes de torture, très crues elles aussi. Pourquoi ne pas faire l'économie de ces images qui ne dissimulent rien, s'appesantissent même ? Pourquoi en rajouter ? Le dessin veut-il nous habituer à cette violence-là ? « Suggérer » est souvent aussi efficace que « montrer » et cela réserve une porte de sortie au jeune lecteur. Montrer aussi crûment le prive d'échappatoire.

Ariane : La vraie question, quand on aborde l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, c'est celle de l'irreprésentable, de ce qui ne peut être approché que par le récit de ceux qui l'ont vécue. Cette question ne peut pas être résolue, ce qu'illustrent les disputes sans fin autour du film *La Vie est belle*. Il y a de l'irreprésentable.

Bernadette : Représenter par le récit ou montrer par l'image, ce n'est pas du tout la même chose. Les mots laissent des malentendus, des espaces. L'image s'impose et ne laisse pas beaucoup de champ à l'interprétation.



Valérie Guidoux : La narration passe tout de même par des moments d'explication, de discussions, qui ménagent des pauses au lecteur et apportent des éléments historiques quant aux événements ; ils se déroulent d'ailleurs en dehors du ghetto. Il y a aussi des moments irréels (l'intervention du fantôme bienveillant du père d'Irena par exemple) qui mettent l'horreur à distance. Le petit chien sautillant que l'on voit dans de nombreuses planches est sans doute un marqueur de cette adresse aux enfants.

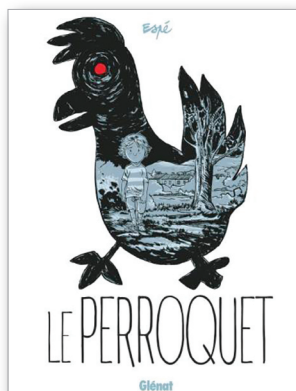
Dominique : De toute façon, les enfants ont accès à la connaissance de cette époque, aux images qui en existent.

Ariane : S'il existe des images du ghetto de Varsovie, il n'y a pas d'images des camps. C'est en cela que l'on s'approche de la question de l'irreprésentable.

Espé**Le Perroquet**

GLÉNAT, 2017

(HORS COLLECTION)



Espé traite du difficile sujet de la maladie mentale avec cet album découpé en très courtes scènes. À travers les yeux de Bastien, 8 ans, on découvre les « crises » de sa maman, ces moments difficiles où il ne la reconnaît plus, qui alternent avec des jours de grande allégresse. Et puis les séjours de plus en plus longs à l'hôpital, les visites, les déceptions, le regard des copains, cette incompréhension...

Mais toujours, une foi indestructible en l'amour maternel, soutenue par tout ce que grands-parents et père mettent en place pour essayer de maintenir la vie de la famille. Inspiré de faits autobiographiques, Espé parvient à rendre accessible à tous son expérience.

On attend jusqu'en fin d'album le sens du titre, qui arrive comme une belle réconciliation avec la vie.

Prix Paroles de patients 2017.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, N° 295, JUIN 2017, PAGE 53

GENRE : BANDES DESSINÉES

PUBLIC DESTINATAIRE : À PARTIR DE 13 ANS

AVIS CRITIQUE : BRAVO

Pourquoi avons-nous envie de parler de ce livre ?

Ici, nous sommes face à un problème que nous rencontrons souvent avec la bande dessinée. La délimitation entre ce qui s'adresse aux adultes ou grands adolescents et ce qui s'adresse aux enfants n'est pas toujours très claire. Ici par exemple, le design de la couverture peut laisser à penser que l'on s'adresse à des enfants. Et de fait, l'auteur a choisi de faire son autobiographie (il parle d'autofiction) à partir de son moi enfant. Pourtant, ce qu'il raconte est la souffrance terrible de sa mère schizo-phrène et le récit est là aussi très cru. Le lecteur approche de très près la souffrance de cette femme. Nous avons tous été d'accord pour dire que c'était un livre très fort, mais qui, par sa dureté, s'adressait à des grands. La notice que nous avons publiée place une limite à 13 ans et certains d'entre nous pensaient qu'il s'adressait aux adultes.

Valérie : C'est l'horreur de la schizophrénie, que ce livre, tout en la montrant, entoure d'une forme de douceur. L'enfant fait avec la maladie et avec le chaos dans lequel la famille est prise, et il ne lâche jamais le lien avec sa mère, qu'il retrouve entre ses crises. Son regard sur celle-ci est le trésor que transmet ce livre en même temps qu'un tableau saisissant de la maladie — à destination des adultes.

Marine : L'amour indéfectible du fils à sa mère est extraordinaire, tout comme celui du mari.

Virginie : La façon dont l'enfant attrape des mots pour essayer de comprendre ce qu'il se passe est elle aussi très forte mais ce sont des doubles sens (sur les électrochocs par exemple) réservés à des adultes, qui seuls peuvent en comprendre la signification.

Bernadette : À mon avis, c'est un livre pour de grands adolescents, voire pour adultes, mais pas pour les enfants. Les dessins, d'un graphisme simple, tentent de témoigner de situations dures en lien avec les crises de la mère et avec ce que vit l'enfant. Un garçon de 8 ans est le narrateur, il raconte au présent son expérience très difficile face à sa mère malade, hospitalisée à répétition en hôpital psychiatrique... Cela sonne juste à l'adulte qui lit. Pour autant qu'un enfant de 8 ans soit un peu écouté, il serait certes capable de mettre des mots sur une telle expérience. Mais dans *Le Perroquet*, il s'agit clairement du récit re-construit par l'enfant devenu adulte. Le livre ne m'est pas apparu violent en tant que tel, mais l'expérience mise en mots et en images l'est. C'est en cela que ce livre de re-construction me semble vraiment réussi.

COMMENT CONCLURE CET ÉCHANGE ?

Au fond, attendions-nous des réponses définitives à nos questions incertaines ? Nous les avons plutôt rééclairées d'un regard différent. Un regard sans savoir : « Chaque enfant est un mystère et heureusement », nous a rassurés Agnès Bailly, un enfant dont la prise en compte est pour nous un exercice indispensable et d'une complexité sans fin. Nous avons aussi mesuré, en allant à la rencontre de l'équipe de ParADOxes, deux caractéristiques des livres pour enfants que la question de la violence met en lumière. D'une part, le livre illustré, avec l'effet de scène qu'orchestre la succession des doubles pages, offre un espace que des auteurs peuvent investir avec toutes sortes d'histoires qui ne sont pas qu'enfantines, telle celle des *Chasseurs de dents*. S'y joue aussi la tentation de montrer, assez durement si les mots ne s'en mêlent pas. C'est parfois, comme l'a souligné Françoise Labridy pour *Dans les yeux*, un pari d'artiste. Devant lequel la réaction de chaque enfant demeure une inconnue, qui ne se confond pas avec les inquiétudes des adultes.

Par ailleurs, la levée progressive du « tabou de la désespérance » (bien finir ne va plus de soi, voiler le pire non plus) ouvre des questions nouvelles aux livres jeunesse, de fiction ou documentaires. Les auteurs et les illustrateurs creusent autrement et de façon plus radicale la question de la violence, délivrés d'une limite convenue auparavant, mais non de leur exigence, du lien avec leur public. Les bords où respirer se déplacent, mais ils se trouvent. Notamment en suscitant des conversations avec les enfants autour de ces ouvrages. ●

**Chaque enfant
est un mystère
et heureusement.**